

E I N A R M Á R G U Þ M U N D S S O N

LES ROIS
D'ISLANDE

*Roman traduit de l'islandais
par Éric Boury*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :

Íslenskir kóngar

© Einar Már Guðmundsson, 2012.

Published by agreement with Forlagið, www.forlagid.is.

© Zulma, 2018, pour la traduction française.

Ce livre a été traduit avec le soutien de:



ICELANDIC LITERATURE CENTER

Si vous désirez en savoir davantage

sur Zulma ou sur *les Rois d'Islande*

n'hésitez pas à nous écrire

ou à consulter notre site.

www.zulma.fr



*J'ai vu des vaches s'envoler
j'ai vu la toute-puissance danser
le long de la petite rue
d'un village qui jamais n'exista.*

I

Quand Arnfinnur Knudsen arriva à l'école Holtaskóli, il avait tout juste la quarantaine, de belle stature et le cheveu brun, la peau mate et le muscle saillant. Ses sourires et ses éclats de rire dévoilaient des dents blanches. Telle est l'image que nous, les élèves, eûmes de lui, tandis qu'accoudés au garde-corps, nous le regardions gravir les marches. Nous applaudissions en chantant *Make Me Smile* de Chicago, groupe alors aussi à la mode que Blood, Sweat and Tears et leur *Spinning Wheel*.

Arnfinnur Knudsen sourit en retour et nous salua en agitant la main à la manière du président américain de l'époque, Richard Nixon, qu'il admirait beaucoup, comme il appréciait tous les présidents des États-Unis d'une façon générale. Arnfinnur Knudsen portait un costume rayé et des chaussures blanches, ses cheveux noir de jais luisaient de brillantine.

Je me rappelle encore que nous avons vu approcher une grosse voiture américaine qui, au lieu de se garer sur le parking des professeurs, est entrée directement dans la cour, pour s'arrêter pile devant le bâtiment, sur le gravier du terrain de basket. Les joueurs ont

déguerpi comme une volée de moineaux, cédant la place aux innombrables chevaux de la superbe Cadillac bleu-vert à bande chromée.

Arnfinnur Knudsen est descendu de voiture. En plus de ses chaussures blanches et de son costume rayé, il portait un chapeau et des lunettes de soleil. Il est allé ouvrir le coffre pour en sortir un gros étui à guitare dont nous imaginions qu'il contenait une mitrailleuse ou un fusil, tant cet homme ressemblait à un mafioso tout droit sorti d'un film. Nous pensions avoir affaire à un malfrat, peut-être même à un communiste, envoyé ici pour buter Eyvindur Jónsson, le directeur, et nous étions impatients de voir comment il allait s'y prendre. En réalité, c'était simplement Arnfinnur Knudsen, le nouveau professeur.



Si j'ouvre ce récit en présentant Arnfinnur Knudsen, c'est parce qu'il est le roi, ou plutôt, parce que c'est lui qui a fait germer l'idée de cette histoire en me disant : « Quand tu écriras tout ça, tu te souviendras de moi. » Il m'avait regardé comme si je savais exactement ce qu'il entendait par là, ce qui d'ailleurs était le cas. C'était l'anniversaire de l'école. Plus de trente ans avaient passé depuis le jour où il avait gravi l'escalier tandis que nous l'applaudissions en chantant ce tube de Chicago.

Il m'a ensuite dit ce dont je devais me souvenir et

ce qu'il fallait oublier : « Pas de sensiblerie, rappelle-toi que la vie est plus vaste que nos opinions », car s'il y a bien une chose que nous ne partageons pas, ce sont justement nos opinions. Je me suis contenté de hocher la tête et, en ce moment même, assis là, je ne fais peut-être qu'honorer une vieille promesse. Car nul ne saurait trahir un roi de l'envergure d'Arnfinnur Knudsen, ce grand maître dont je n'oublierai jamais qu'il a été là chaque fois qu'il le fallait.

Je commence donc en évoquant les rois et cette idée, répandue parmi les Islandais, que nous sommes tous de haut lignage. Cela n'a rien d'une nouveauté mais n'a jamais changé, même quand nous avons cessé d'être sous la coupe de souverains, dont la plupart étaient danois et résidaient à Copenhague.

Quand ces derniers ont cessé de nous gouverner, ils ont été remplacés par les Knudsen et toutes sortes d'autres souverains, roitelets ou grands rois. Les rois danois s'appelaient alternativement Friðrik ou Kristján, et on leur accolait des chiffres : I^{er}, II, III et ainsi de suite ; une chose que nous, les rois d'Islande, n'avons jamais réussi à apprendre, qui consiste à numéroter les gens.

Ici, c'est tout juste s'il existe des juniors et des seniors, et les noms de famille nous ont toujours posé problème. La plupart d'entre nous considèrent par ailleurs que les uniformes sont une chose ridicule. Ma grand-mère, par exemple, prit les soldats britanniques qui envahirent le pays pendant la Seconde Guerre

mondiale pour une bande de scouts qui voulaient faire les malins. On dit souvent que les gens perdent tout sens de l'humour dès qu'ils endossent un uniforme.

Dans une nouvelle intitulée *Défaite de l'armée de l'air italienne à Reykjavík en 1933*, Halldór Laxness rapporte que « l'Armée du Salut fut la première à introduire en Islande des clairons et autres cuivres ». C'est ainsi que les Islandais ont découvert les uniformes, et « quelque temps plus tard, les officiers de police ont repris cette tenue vestimentaire à leur compte ».

Il ajoute que les facteurs ont adopté l'uniforme des insurgés cubains et que « lorsque sont apparus en Islande des directeurs d'hôtel cultivés, ils ont créé la fonction de groom dont le costume imposant imitait celui des portiers italiens ».

Dans *Défaite de l'armée de l'air italienne à Reykjavík en 1933*, il est justement question du sens de l'humour, ou plutôt de son absence. La nouvelle raconte l'arrivée des fascistes italiens en Islande, et à quel point l'humour leur fait défaut quand ils constatent le mépris de la population face à leurs uniformes.

On dit parfois que notre société a perdu son sens de l'humour, pour faire place à la cupidité, à l'oisiveté et au clinquant.

Ce n'est peut-être pas faux.

Une nation qui, jadis, croyait aux elfes et aux fantômes ne jure plus que par les indicateurs financiers et les courbes d'inflation. On peut même

hypothéquer les poissons qui nagent dans la mer et emprunter sur leur dos. Le système économique sombre dans l'ésotérisme, la magie envahit le réel, peut-être même faut-il parler de réalisme magique.

Or, quand le sens de l'humour se perd, tout devient dérisoire.



Allons maintenant à Tangavík, sur les terres de la famille Knudsen, cette lignée royale typique dans ce qu'elle a de meilleur et de pire selon le point de vue qu'on adopte. On surnomme parfois Tangavík « la Reine de la province du Suðurland » ; ce gros village maritime, que certains voient comme un fief d'armateurs jusqu'à le comparer aux grandes cités portuaires étrangères.

D'après ses habitants, Tangavík serait devenue la capitale du pays si les gens de Reykjavík n'avaient pas été aussi effrontés, prétendant que chez eux la configuration des lieux était plus propice à l'installation d'un port. Les courants de pensée venus de l'étranger ont souvent atteint l'Islande par Tangavík : qu'il s'agisse de chamboulements et de révolutions, de culture et d'art, ou du traitement du poisson et de la pêche. Oui, avant de déferler sur le reste du pays, la vague atteint toujours Tangavík en premier.

Tangavík est située en bord de mer, elle repose dans les bras de l'océan, parfois hérissé de vagues, gris et

cruel, mais aussi miroitant à ses heures, lisse et beau. Il prend et il donne, reflète les nuances du ciel, le Tout-Puissant lui-même y dévoile son vrai visage.

Dans le crépuscule rougeoyant, le ciel s'enflamme quand on regarde à l'ouest. Loin à l'horizon, la mer est en feu. Ainsi sont les étés, ainsi sont les printemps. En automne et en hiver, les aurores boréales scintillent comme des serpents qui nagent dans la voûte céleste, et nulle part ailleurs elles ne sont aussi belles.

Tout cela est confirmé dans les brochures touristiques et les œuvres des poètes : les aurores tournoient au sein d'un univers enchanté. Le bourg, ou disons le village, est tapi à l'abri de hautes falaises et de gros rochers. Mais les tempêtes y sont parfois terribles, car il est ouvert à tous les vents de l'est. Les récits de gens emportés par les bourrasques et projetés dans la mer n'ont rien de mensonger, pas plus que ceux qui concernent les maisons et tout le reste. De cela, l'Histoire conserve un grand nombre de souvenirs, certes pas tous réjouissants, mais néanmoins grandioses.

L'océan, c'est l'Atlantique. Après les falaises, de longues plages et des plaines prennent le relais. Les herbes qui poussent dans le sable font penser à des champs de céréales, on se croirait presque en Asie. Partout, l'air vibre de bourdonnements d'insectes. On rencontre des paysages semblables au Danemark, sur les landes jutlandaises – cet endroit où, après une terrible famine, on avait jadis envisagé d'installer l'ensemble des Islandais. En surplomb de Tangavík

s'étend un grand plateau humide et marécageux ; on dit qu'il est à l'origine de la prospérité des lieux.

Puis c'est au tour des champs de lave, avec leurs failles et leurs mousses qui ont tant séduit les peintres, aussi bien Kjarval que Júlía de Klöpp – laquelle apparaîtra régulièrement au fil de cette histoire. Les champs de lave s'étendent à l'ouest de Tangavík, relayés par des hameaux qui, depuis, ont fusionné avec la bourgade. La plaine abrite de bonnes terres agricoles. Des terres fertiles, souvent appelées les Vellir, dont la grosse ferme des Vellir tire son nom. Les Vellir sont au nord de la ville, surplombés dans le lointain par la haute montagne Háfell qu'on surnomme également Ingólfur, en mémoire du colonisateur de la région. Voilà pourquoi beaucoup d'hommes portent ce nom ou celui de la montagne, comme le fils de Júlía de Klöpp et de Jeggvan le Féroïen, par exemple.

« Je porte le prénom d'une montagne islandaise », disait Ingólfur, prince du Danemark. Il était censé devenir roi, mais les lois furent modifiées afin que cela ne se produise pas. Ingólfur était le fils de Knútur. Knútur était prince et, souvent, on l'autorisait à accompagner les pompiers quand des incendies se déclaraient à Copenhague. Il est venu plusieurs fois en Islande avec son frère, le roi Friðrik, père de la reine Margrét. À cette époque, l'Islande était en passe de devenir une république, alors qu'un siècle auparavant le pays abritait de si fervents royalistes qu'un poète avait même déclaré que les volcans nichés

sous les glaciers entraient en éruption en l'honneur des rois.



Les Knudsen vivent à Tangavík depuis plus de deux siècles ; évidemment, la famille a aussi fait souche ailleurs en Islande. Et même parfois à l'étranger. À Tangavík, ils ont bâti des conserveries de harengs, des entrepôts et des magasins, ils ont siégé dans les commissions et conseils municipaux, possédé des enclos où l'on fait sécher la morue, des bateaux à moteur, des chalutiers et des conserveries, ils ont dirigé des fanfares, des chœurs d'hommes et des associations de femmes. La famille Knudsen a connu ses heures de gloire et de décadence. Elle a disparu, elle est revenue, comme il en va de toute lignée royale. Tantôt portée au pinacle, tantôt mise au pilori, elle a connu toutes les variations entre ces deux extrêmes.

Elle a engendré de grands hommes et des chefs, des minables et des inconnus. Quelques idiots du village et autres spécimens se sont invités dans la lignée, certains ont été faits maires, voire élus au Parlement. Les Knudsen ont été marins, ministres, professeurs, aviateurs, domestiques, criminels et avocats, concentrant parfois toutes ces professions en une seule et même personne. Les femmes ont été mères au foyer ou hôtesse de l'air, elles ont exercé dans le domaine des arts et de la poterie, ont travaillé pour des œuvres

de bienfaisance et dans la culture, dans des conserveries de poisson, dans les enclos où l'on fait sécher la morue et sur les chaînes à fileter, dans les bureaux en ville, les hôtels, les restaurants, les écoles et les banques.

J'en oublie sûrement, je pourrais en inventer d'autres, mais l'essentiel est que les Knudsen ont exercé dans toutes sortes de domaines. Il n'y a rien d'étonnant à ce que quelques idiots se soient invités dans la lignée, et le fait qu'on les porte aux nues en Islande n'est pas une nouveauté car, comme disait le patriarche Ástvaldur Knudsen, qui n'avait aucune retenue dans son vieil âge : « C'est en l'idiot que réside le cerveau de la nation », ce à quoi on pourrait ajouter qu'elle les tient également au plus près de son cœur.

Je m'autorise à dire qu'Ástvaldur Knudsen est le patriarche bien que la famille soit plus ancienne que lui et qu'on puisse toujours discuter du moment où une lignée commence et où elle finit. À la grande époque du siècle dernier, le XX^e, Ástvaldur Knudsen possédait la plus belle maison de Tangavík, la plupart des bateaux à moteur, des chalutiers, des navires en mer, des enclos où l'on faisait sécher la morue. Il possédait deux conserveries, une boutique qui vendait des fleurs, une boulangerie, une bonne partie du salon de coiffure d'Hemmi, lequel perdait toujours tout ce qu'il avait ; sans parler du fait qu'Ingunn Knudsen, épouse d'Ástvaldur, dirigeait une pension de famille, assurait les repas et possédait une serre dans les zones

géothermiques, ces portes ouvertes sur les tropiques où poussent des plantes étranges.

Autant le dire tout de suite : Hemmi le coiffeur avait aussi un bateau complètement dégingué et bon pour la casse. Au moment où l'on a introduit le système des quotas de pêche, Hemmi le coiffeur, toujours au bord de la faillite, s'en est vu attribuer un, qu'il a revendu pour acheter deux grandes terres et d'innombrables bâtiments à Tangavík et dans les environs.

Ensuite, Hemmi le coiffeur s'est calmé, il a fermé son salon, trouvé une jeune femme à qui il a offert un gigantesque piano et s'est installé avec elle sur l'un de ses deux terrains, qu'il a peuplé de chevaux. L'épouse a attendu que Hemmi rende son dernier soupir, ce qui a fini par arriver, et la valeur des poissons qui n'avaient jamais été pêchés a atterri entre les mains de cette jeune femme.



En gravissant la montagne et ses corniches où croassent les corbeaux, si l'on embrasse le paysage du regard, on découvre les lacs miroitants des Vellir et Tangavík qui s'étend en contrebas. Au loin, on aperçoit les îles Vestmann. On disait autrefois aux enfants de Tangavík qu'elles étaient si proches les unes des autres qu'on pouvait voler entre elles en se balançant au bout d'une corde. Quand ils jouaient à

la marelle, qu'ils appelaient « saute-îles », ils dessinaient les îles dans le sable et bondissaient de l'une à l'autre, persuadés que s'il existait un Tarzan islandais, il vivait aux Vestmann.

Aujourd'hui, Tangavík est une grande ville ; jadis, ce n'était qu'un petit village menaçant ruine. Dehors, la mer roule ses vagues, l'écume blanche se déchaîne. À la fin du XVIII^e siècle, l'endroit a connu un raz-de-marée si impressionnant que l'eau a submergé la plupart des maisons et transformé les grandes plaines en lac. Il existait à l'époque un autre hameau nommé Berjavík, non loin de Tangavík, qui a disparu dans l'inondation et n'a jamais été reconstruit. Quand les eaux se sont retirées, on a retrouvé des chevaux morts sur le rivage. C'est aussi à cette époque que Friðrik et Kristín Knudsen sont décédés, et c'est par ce Friðrik que le nom de Knudsen est entré dans la famille.

Beaucoup plus tard, Jakob Knudsen, neveu et ami d'Arnfinnur, a composé la célèbre *Symphonie de Tangavík*, publiée et distribuée par une compagnie de disques étrangère sous le titre *The Symphony of Tangavík*. On raconte que Jakob Knudsen a composé cette œuvre en trois jours, en la sifflant – avec seulement quelques pauses – aux oreilles de Jacques Ruebert, un grand monsieur de la musique, originaire de Belgique, qui a dirigé l'Orchestre symphonique d'Islande pendant un moment. Jacques Ruebert s'était aussi intéressé à des formations expérimentales qui pratiquaient le bœuf ; il considérait Jakob Knudsen

comme le représentant d'une tradition en voie d'extinction, qui ne subsistait, pour l'essentiel, que dans les lieux loin de tout comme l'Islande.

Jacques Ruebert a exposé cette théorie dans un article fort érudit, publié dans une revue française. Il y affirme que si les artistes comme Jakob Knudsen n'existent plus en Belgique et qu'ils sont menacés d'extinction en Europe, c'est parce que, trop coupés de leurs origines, les Belges et la plupart des Européens ont bâti un type de savoir qui a eu pour conséquence la disparition presque totale des artistes populaires et des personnes pourvues de dons naturels. Jacques Ruebert a retranscrit les notes. Les sifflements de Jakob Knudsen étaient censés imiter les vents atteignant force douze qui soufflent à Tangavík, les vagues et les cris des oiseaux, mais aussi les aléas de l'économie, les morts et les réjouissances.

Jakob Knudsen avait autant à cœur d'imiter les vents de l'est que ceux du sud-est, de même que les coups de tabac apportés par les dépressions atmosphériques quand la mer submerge les plaines et transforme en île la langue de terre, avec des bourrasques capables de noyer les falaises et le village. Les champs des Vellir sont alors inondés. Un jour, une église fut emportée tout entière par le vent, elle tournoya longuement haut dans les airs jusqu'à atterrir dans un autre hameau qui, plus tard, fusionna avec Tangavík. Puis la tempête se calma, le soleil brilla et les oiseaux se posèrent sur les corniches. Les bécas-

seaux violets envahirent le rivage, tout comme les eiders femelles, suivies par leurs petits, et les goélands qui criaient plus fort que n'importe quel crooner.

Tout cela, Jakob le recréait par ses sifflements. Il sifflait à tue-tête, son visage s'empourprait ou bleuisait en fonction de la note qu'il tentait d'atteindre. Jakob Knudsen avait sifflé trois jours durant. Le quatrième, il s'était reposé, persuadé d'avoir créé la moitié du monde.